



HAL
open science

Abandonner le terrain des bikers

Valérie Rolle

► **To cite this version:**

Valérie Rolle. Abandonner le terrain des bikers : Rapports de séduction, distance de classe et acculturation académique. SociologieS, 2017, Penser les ratés de terrain, 10.4000/sociologies.6094 . hal-02384654

HAL Id: hal-02384654

<https://hal.science/hal-02384654>

Submitted on 28 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Abandonner le terrain des *bikers*

Rapports de séduction, distance de classe et acculturation académique

Giving up the fieldwork on bikers. Gender relations, social distance and academic acculturation

Valérie Rolle



Electronic version

URL: <http://sociologies.revues.org/6094>

ISSN: 1992-2655

Publisher

Association internationale des sociologues
de langue française (AISLF)

Brought to you by Bibliothèque cantonale
et universitaire Lausanne



Electronic reference

Valérie Rolle, « Abandonner le terrain des *bikers* », *SociologieS* [Online], Research experiments, Penser les ratés de terrain, Online since 23 May 2017, connection on 01 July 2017. URL : <http://sociologies.revues.org/6094>

This text was automatically generated on 1 July 2017.



Les contenus de la revue *SociologieS* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

Abandonner le terrain des *bikers*

Rapports de séduction, distance de classe et acculturation académique

Giving up the fieldwork on bikers. Gender relations, social distance and academic acculturation

Valérie Rolle

Je tiens à remercier ma mère, Magdalena Rosende, Pierre-Emmanuel Sorignet et Stéphane Le Lay pour leur relecture et pour nos échanges, ainsi que la personne qui m'a anonymement évaluée pour ses critiques.

- 1 Le journal de terrain n'est pas qu'un « journal d'enquête » aux usages méthodologiques codifiés pour rendre compte de la relation entre enquêteur et enquêtés. C'est aussi un « journal intime » censuré lorsqu'il fait état d'humeurs trop fortes et un « journal de recherche » constitué de pistes de réflexions flottantes (Weber, 1991). Depuis la publication controversée du journal de Jeanne Favret-Saada en 1977, la manière dont le terrain affecte le chercheur a trouvé un écho dans l'analyse des difficultés émotionnelles induites par des terrains dont on peut être radicalement distant et où « on n'aime [parfois] pas ses enquêtés » (Avanza, 2008). Concentrés sur la relation d'enquête et ses asymétries, les articles méthodologiques font cependant l'impasse sur les tribulations qui ont marqué les orientations de recherche, souvent jugées trop « naïves » pour édifier la figure de « l'ethnographe-savant » (Weber, 1991)¹. Les abandons volontaires de terrain ou de pistes de recherche sont ainsi rarement analysés, alors même qu'ils comportent un intérêt heuristique dans le travail d'objectivation des conditions de production des résultats de recherche et de délimitation de leur portée épistémologique.
- 2 En effet, le retrait délibéré d'une participation à l'enquête, depuis longtemps documenté (Mauger, 1991), n'est pas uniquement le fait des enquêtés. L'existence d'une asymétrie trop importante qui s'établit en faveur ou en défaveur du chercheur peut également mener à un abandon du terrain, même si une telle situation reste rare. Le plus souvent, elle crée des difficultés dans la gestion de la relation d'enquête, comme la peur de ne pas être adéquat face au dénuement de l'autre (Memmi & Arduin, 1999) ou le sentiment de ne pas être à sa place dans un univers socialement dominant (Pinçon & Pinçon Charlot,

1991). Dans certains cas, cette distance de classe pousse toutefois à quitter le terrain. À cet égard, Stéphane Le Lay montre bien comment le choix d'une observation participante incognito auprès des éboueurs l'a privé des ressources du groupe pour affronter la pénibilité comme le stigmatisme associés à ce travail (Le Lay, 2014). Cette posture contribue à creuser un écart social perçu par ses collègues, majoritairement issus de milieux populaires, sans jamais pouvoir être nommé. Atteint physiquement et psychiquement dans sa santé, il se retire définitivement du terrain. Sa situation de post-doctorant précaire semble avoir favorisé son engagement ethnographique dans un métier susceptible de lui assurer des revenus. Elle a aussi pu exacerber sa sensibilité à l'indignité attribuée à cette condition sociale.

- 3 Dans mon cas, des rapports de séduction sexualisant la relation d'enquête ont conditionné l'accès aux *bikers* ; des acteurs dont le rôle a été central dans les évolutions récentes du monde du tatouage, sur lequel a porté ma thèse (voir encadré). Je me suis toutefois refusée, même si j'en ai joué, à cette sexualisation qui opère souvent comme un « script caché » mais ordinaire des rapports sociaux – et davantage évoqué que véritablement analysé dans la littérature méthodologique, hormis dans les enquêtes sur la sexualité (Clair, 2016). Si cela révèle les limites dans lesquelles j'ai accédé à ce terrain, la décision de l'abandonner s'explique surtout par une dénégaration de l'articulation des rapports sociaux de sexe avec ceux de classe (premier point de l'article). Cette forme de déni manifeste un jugement de classe lié à ma propre situation d'ascension sociale, d'une part, et à ma formation intellectuelle, d'autre part. Ce processus d'ajustement lié à mon intégration professionnelle va en effet marquer mes manières de percevoir le terrain comme d'orienter mes réflexions et mes analyses, jusqu'à provoquer une cécité sur le rôle joué par les origines sociales au sein du milieu investigué (deuxième point). Le doctorat ne constitue dès lors pas qu'une mise à l'épreuve scientifique, mais aussi une « conversion » (Suaud, 1975) révélatrice des rapports de force qui structurent l'espace académique et s'avèrent, eux aussi, bien souvent déniés (Cardi, Naudier & Pruvost, 2005). Le retour du refoulé peut alors exposer à des relations de subordination à la source d'un sentiment « d'incompétence » ou de « raté » (point conclusif).
- 4 Cet article propose, en ce sens, une analyse réflexive des mécanismes ayant participé, au moment de mon entrée sur le terrain tout à la fois ethnographique et scientifique, à la dénégaration d'un aspect particulier et pourtant central de mon objet d'enquête : son ancrage social encore populaire.

Bikers et tatouage

Les *bikers* ont marqué l'histoire occidentale récente du tatouage. Émergeant dès la fin des années 1940, les membres de ces *Motorcycle Club* (MC) investissent dès le départ la pratique pour sa capacité à incarner quelques-unes des valeurs cardinales de ces fraternités exclusivement masculines comme la virilité, la liberté et la rébellion. Concentrés dans les pays occidentaux, ils se caractérisent par une forte fermeture du groupe sur lui-même et une forte cohésion interne. Faire partie du club exige une soumission totale à ses règles, la loyauté et la solidarité de chaque membre envers ses pairs ainsi que la participation pleine et entière aux activités du groupe. Ces dernières se structurent autour de la moto et, parfois, d'occupations criminelles pour les « 1% », ces motards « hors la loi » dissidents de la fédération internationale du motocyclisme (Wolf, 1995).

Les *bikers* ont constitué des acteurs majeurs de la structuration du monde du tatouage. Parmi les premiers éditeurs de magazines spécialisés, ils ont longtemps été les organisateurs presque exclusifs des conventions de tatouage, ces rendez-vous annuels ou bisannuels qui réunissent les enthousiastes de la marque. Avec le mouvement de réhabilitation sociale de la pratique, ils sont cependant concurrencés par d'autres acteurs, comme des entreprises actives dans l'événementiel et des éditeurs de magazines de loisir. Mais ce sont des diplômés d'école d'art ayant rejoint cet univers qui vont contribuer, dès les années 1980, à impulser des transformations concourant à la valorisation et à la recomposition sociale de la pratique (Caplan, 2000 ; DeMello, 2000). Sa redéfinition symbolique et historique s'accompagne d'un renouvellement iconographique et d'améliorations sanitaires et techniques, dont la circulation est assurée par de nouveaux espaces d'échanges. Autrefois signe de déviance, le tatouage se mue en une forme plus acceptable d'expression individuelle de soi. Dans un élan de popularisation, il devient plus *mainstream* et se féminise dès les années 1990.

Alors même que les *bikers*, entre autres groupes issus des classes populaires, demeurent de fervents adeptes du tatouage, les médias tendent à ne dépeindre que des individus de « classe moyenne » arborant des « tatouages artistiques » (DeMello, 1995). Redoublant le discours des tatoueurs, selon lesquels « du boucher au banquier » tout le monde serait aujourd'hui tatoué, les chercheurs contribuent à anoblir la pratique en établissant, à leur tour, une liste des professions prestigieuses (médecins, avocats, professeurs d'université et même prêtres !) où la marque serait désormais d'usage (voir l'épilogue de Sanders & Vail, 2008). Or, dans les catégories supérieures et intellectuelles, cette modification corporelle demeure fortement répudiée car elle renvoie à un ethos hédonique et viril qui s'oppose à des valeurs ascétiques et supposément égalitaristes (Rolle, 2016).

Une auto-exclusion du terrain des *bikers* : derrière les jeux d'assignation sexuée, une distance de classe

- 5 Fin janvier 2004, je mène une observation dans une convention mise sur pied par les Hells Angels. En début de soirée, la foule juvénile et familiale de la journée se clairseme. Le public se resserre autour des réseaux d'interconnaissance des organisateurs, reconnaissables à leur gilet de cuir aux « couleurs » du club. Au cours de l'usuel concert rock qui anime la soirée, je me fais repérer par un membre esseulé des Hurricanes MC. Après une brève œillade, il entreprend un déplacement latéral jusqu'à ma hauteur et engage la conversation. Je passe dès lors la soirée à discuter moto et tatouage avec Tobias². Je profite du rapport de séduction qui s'engage et de mon statut de doctorante pour poser mille et une questions sur le milieu *biker*. La plupart resteront sans réponse, en

particulier celles qui concernent les modalités d'adhésion au club, les activités qui le structurent ou l'éventualité de s'en désaffilier.

- 6 Cet événement sera l'occasion pour moi d'observer des formes de « ritualisation » (Goffman, 1977) de la virilité. Ainsi du comportement de ce Hells Angels qui repousse sans ménagement sa compagne, une jolie femme blonde aux cheveux longs et au décolleté généreux, alors qu'elle tend les lèvres pour obtenir un baiser après qu'il eut notoirement peloté ses fesses. Sans demander son reste, elle s'éloigne et laisse son compagnon à son cercle de copains. Les « *sexy show* » témoignent particulièrement bien de ces pratiques de consommation phallogocentrique du corps des femmes. Chez les *bikers*, il est rare qu'une fête s'organise sans être couronnée par la performance de stripteaseuses professionnelles. Cette fois-ci, la scène accueille les archétypes de la brune et de la blonde aux corps dorés et à la poitrine augmentée. Leurs ondulations suggestives simulent des rapports sexuels. Elles se frottent l'une contre l'autre et aux musiciens du groupe rock qui accompagnent leur prestation, s'étreignent sur le sol et se dénudent mutuellement sous le regard d'un parterre qui resserre progressivement ses rangs vers l'avant. Quelques années auparavant, j'avais pu observer qu'elles servaient également à un « *bar topless* » exclusivement réservé aux hommes, depuis devenu un « *sexy bar* » à l'accès moins surveillé. Leurs services se prolongent au *clubhouse* dans une atmosphère plus « chaude », me dira Tobias, puisque l'effeuillage se fait complet. Je ne manque pas de le taquiner, constatant qu'il ne s'est pas rapproché de la scène. Il y a dix ans, il se serait avancé mais plus maintenant. Ces *shows* ont gagné en professionnalité ce qu'ils ont perdu en puissance émotionnelle, et donc en intérêt, depuis qu'ils sont exécutés par des professionnelles. À l'époque, le spectacle était assuré par leurs femmes et leurs petites amies qui « donnaient tout », créant une situation d'une grande intensité et suscitant l'admiration de tous pour leur courage. Il m'invite à l'accompagner à la fraternité des Hells Angels, où un *after* du type est prévu.
- 7 Si je n'ai fait l'objet d'aucun geste déplacé au cours de la soirée, j'ai aussi le sentiment que ma présence n'est tolérée que parce que je représente la prochaine conquête de Tobias. Au cours de la soirée, pas un regard ne se pose sur moi sans que je ne sois présentée. Au final, j'ai l'impression d'avoir serré la main à près de la moitié de l'assemblée *biker*, d'avoir constamment été jaugée, en même temps que d'être un lot dont Tobias s'est réservé la primauté, et non l'exclusivité. Il m'a en effet laissé savoir qu'il entretenait un rapport décomplexé à la sexualité et qu'ils cultivaient, entre camarades, un rapport peu possessif à une conquête ponctuelle. J'ai alors lu l'ethnographie de Daniel Wolf (1995) et n'ignore pas que la présence des femmes n'est généralement autorisée dans les *clubhouse* que dans un cadre festif. Leur statut dépend, en outre, de la relation sexuelle qui les lie à l'un ou l'autre des membres de la fraternité. Les « pouponnes » entretiennent des rapports de courte durée avec un individu. Les « mamas » multiplient les partenaires dans le cadre de services sexuels le plus souvent rémunérés. Les « blondes », en tant qu'épouses ou compagnes attitrées, ont droit au respect de chacun dans une partition traditionnelle des rôles sociaux. Dans cette projection, je crains que ma venue n'encourage Tobias à assumer plus ouvertement le rapport de séduction par des avances sexuelles explicites dans l'entre-soi du club. Je prétexte la fatigue pour décliner l'invitation et m'extraire du rapport de domination sexué instauré par cette dépendance relationnelle jugée trop risquée dans le cadre d'une manifestation non plus publique mais parfaitement privée.
- 8 Tobias me remet sa carte de visite. Il fêtera bientôt ses 40 ans au *clubhouse* des Hurricanes, où il m'invite. Je tiendrai ma promesse de lui écrire et profiterai de cette occasion pour

l'interroger sur la signification de l'emblème de sa fraternité – un glaive traversant deux pistons entrecroisés au-dessus d'un guidon de moto – et sur la suite de la nuit. Sa réponse montre qu'à aucun moment Tobias n'est dupe de la distance sociale qui nous sépare. S'il la valorise dans sa quête séductrice : « pour certaines choses, on est très différents, c'est donc intéressant d'échanger ses propres opinions et points de vue... je serais ravi si on pouvait se revoir », il réaffirme également sa propre posture face au monde en marquant une distance vis-à-vis de l'intérêt que j'accorde « aux significations de telle ou telle chose ». De la même manière que le tatouage c'est juste des « jolis dessins », la symbolique de l'emblème du club n'a pas d'importance : « Je suis dans le club depuis plus de 13 ans et je me le suis jamais demandé, ni je l'ai demandé à ceux qui ont fondé le club. En fait, cela ne m'intéresse guère ». C'est que, face à une « non-initiée » (Goffman, 1975), il n'y a ni justification ni explication qui tienne et cela, d'autant moins dans un milieu social où l'appréciation du présent sans retenue ni modération relève d'un mode de vie (Willis, 1978 ; Wolf, 1995). Chez les *bikers*, la spontanéité et le ressenti façonnent une appréhension du monde orientée vers la matérialité et s'associent à des valeurs d'authenticité et de liberté. Éprouver les choses est dès lors à la source d'un sentiment de prise sur la réalité. Cet ethos hédoniste explique le rapport au sexe consommatoire des *bikers* et le fait que Tobias déplore l'absence d'intensité de l'*after* au *clubhouse* : « un espèce de *lesbo show* (*totally naked of course*) qui a duré environ quinze minutes. Il n'y avait ni âme ni passion et rien d'authentique (un classique pro) ».

- 9 Cette appréhension physique du monde (par la force et le contrôle) n'est pas propre aux *bikers*. Elle est partagée par les classes populaires au sein desquelles ceux-ci recrutent (Mauger & Poliak, 1983). Aux États-Unis, ces clubs ont d'abord été initiés par des pilotes de guerre démobilisés. Leurs effectifs gonflent ensuite grâce aux contingents armés désœuvrés à leur retour des guerres de Corée et du Vietnam. Essentiellement issus de milieux modestes, la plupart sont des cols bleus ou des ouvriers spécialisés qualifiés comme non qualifiés (Willis, 1978 ; Wolf, 1995). Tobias est, pour sa part, déménageur pour une communauté de bienfaisance et entretient un rapport détaché à son travail. Il s'inquiète de savoir si j'ai des passions en dehors du mien : le monde figé et abstrait que j'incarne à ses yeux en tant qu'universitaire fait pâle figure face à l'agitation et à la concrétude du sien. Il oppose ainsi les valeurs de liberté, de témérité, de camaraderie et de virilité propres à son groupe d'appartenance à la rigueur, la pondération, l'individualisme et le féminisme que j'incarne en tant qu'universitaire. Récusant cet ethos ascétique, il proclame avec fierté : « Tu pourras dire à tes collègues que t'as discuté avec un Hurricane ! ».
- 10 Il me semble alors impensable d'entretenir, sans le faire aboutir, un jeu de séduction à des fins informatives. L'entreprise me paraissant vouée à l'échec en sus d'être imprudente, je ne saisirai pas l'occasion d'aller aux 40 ans de Tobias (la fête aura lieu à l'autre bout de la Suisse). Je continuerai toutefois à me rendre à cette convention en vue d'entrer en contact avec les organisateurs de l'événement. En 2006, dans le cadre de son 10^{ème} opus, un stand plus large que tous les autres, couvert d'une bâche kaki (fait unique) et placé face à la scène, en plein centre de la salle, me saute aux yeux. J'y consulte longuement l'album photo des réalisations de son occupant : un tatoueur *biker* en pleine conversation avec ses camarades. Il leur annonce que le quatrième est en route : « Tu comprends, en sortant de taule... », dit-il en mimant des coups de reins. Mais ils échangent également sur ses activités actuelles. Il est en passe de mettre sur pied une nouvelle convention dans un autre canton. Le Hells Angel qui tient boutique pour son ami confirme qu'il s'agit bien de

l'organisateur de la rencontre. Comme aucune ouverture ne se présente et que le regard scrutateur de mon interlocuteur se fait pesant, je déclare que je repasserai. Sans mot dire, il m'adresse une moue. Je ne trouverai par la suite aucune opportunité de franchir la barrière établie par la cour qui entoure constamment *Biting Tom*.

- 11 Dans les jours qui suivent, j'entreprends d'établir une liste des *Motorcycle Club* actifs en Suisse. Une approche documentaire paraît davantage propice à la récolte d'informations sur les mœurs *bikers*. Les sites internet des « chapitres » suisses membres de divers clubs font état des liens d'amitié et de solidarité tissés avec d'autres groupements motards locaux, nationaux ou internationaux. Ils s'accompagnent occasionnellement d'un forum public de messages essentiellement dédiés à des réjouissances à venir (pour un *ride* ou « boire une mousse ») et à des marques d'estime réciproque (« amitiés et respect », « respect à tout le monde »). Les historiques renvoient à des moments marquants du club (dates fondatrices et anniversaires, visites d'un autre « chapitre » de son club ou d'un club allié, virées à l'étranger) ou à un récit commun institutionnalisé (pour les Hells Angels en particulier). Ils offrent également des « galeries », parfois accessibles, de photos des festivités du club. J'y découvre des images qui me scandalisent, comme les fesses de cette stripteaseuse photographiée nue de dos alors qu'elle est penchée en avant. Aucune information ne filtre, en revanche, sur le travail d'organisation de conventions de tatouage par certains clubs. Je butte contre le même problème dans la recherche de traces sur la production éditoriale (publication de magazines spécialisés) ou les entreprises commerciales (fourniture de matériel) de conglomérats *bikers* – comme par exemple *Outlaw Biker Tattoo Revue*, détenue par Outlaw Biker Enterprises. Culture du secret et ethos hédonique concourent à occulter les activités économiques exercées par une partie de ces groupes, au profit d'une mise en visibilité des occupations récréatives qui scandent l'année.
- 12 Au cours des observations suivantes, je me contenterai des informations que je parviendrai à glaner et cesserai toute tentative directe d'entrée en contact avec des *bikers*, même si je resterai attentive à la configuration évolutive des stands et à l'appartenance de leurs occupants. Cet ajustement ne me permettra toutefois pas de sortir de rapports de séduction dans les sociabilités que j'établirai, en particulier en soirée. Ma rencontre avec un peintre invité par les Hells Angels à réaliser des toiles sur scène en témoigne, mais sur un registre cherchant à se distinguer des mœurs qualifiées de « machistes » des hôtes de l'événement. En 2006, Enzo était assisté par deux pulpeuses jeunes femmes (une brune et une blonde assurant ensuite le « *sexy show* ») qui lui tendaient ses pinceaux, posés sur une table adjacente. En 2007, je passerai une grande partie de la soirée en sa compagnie et apprendrai qu'il s'est lié d'amitié avec des membres du club dans une salle de musculation. Il ne cessera toutefois de se démarquer d'un rapport consommatoire au sexe à travers les anecdotes qu'il délivrera. Autour d'une bière avec Conrad – un copain venu à la convention moins pour le tatouage que pour ses affaires avec les *bikers* (customisation d'accessoires moto) – Enzo nous raconte ainsi la difficulté qu'il a un jour éprouvée, alors qu'il était garde du corps, à avoir un rapport sexuel « mécanique » avec une prostituée envoyée à lui par son patron car il ne la trouvait pas à son goût. Il marque, de même, sa distance d'avec l'ethos hédoniste des *bikers* en y opposant une inclination narcissique qui explique « le culte » qu'il voue à son corps : 98 kilos de muscles qui ont refaçonné le frêle étudiant androgyne de 61 kilos des Beaux-Arts. S'il se reconnaît dans l'attrait des *bikers* pour la mise en scène de leur apparence, il la dévalorise en l'associant à du mimétisme et l'oppose à la singularité artiste à laquelle cette spectacularisation du corps viril

correspondrait chez lui. Il n'hésite alors plus, dans le petit cercle de connivence que nous formons, à qualifier les *bikers* de « gens assez festifs » mais aussi « très machos », marquant de la sorte son adhésion à l'idéal bohème de la vie d'artiste en même temps qu'un souci d'autodéfinition positive de son rapport aux femmes ³.

- 13 L'abandon de cette piste de recherche n'a finalement pas simplement répondu au malaise suscité par une sexualisation de la relation d'enquête, pour partie liée à des attributs physiques (jeune, grande, mince, blonde, blanche) et à des intérêts communs (tatouage, moto) avec lesquels j'ai composé et joué. Il a été médiatisé par un rapport de classe dénié qui a signé un coup d'arrêt dans mes tentatives de contacts avec les *bikers*, alors que je n'hésiterai pas à solliciter Enzo, qui m'avait laissé ses coordonnées. Il ne répondra toutefois pas à ma demande d'obtention des captations filmées qu'il avait réalisées au cours de la soirée, celle-ci donnant peut-être une tonalité trop utilitaire, au lieu de séductrice, à la relation. Si d'autres indices physiques que le sexe (comme l'âge, l'origine sociale et ethnique) orientent les comportements adoptés par les enquêtés envers l'enquêteur – sans toutefois prédéterminer les positions respectives de chacun, toujours sujettes à négociation (Fournier, 2006) – ces situations témoignent de ma difficulté à sortir d'une assignation sexuelle lors d'observations menées seule dans le cadre d'un moment de regroupement homosocial à caractère festif.
- 14 Si être homme peut davantage exposer à des joutes viriles, en particulier lorsque la distance sociale est vive (Mauger, 1991), être femme prête plus souvent à des formes de subordination. Celles-ci s'expriment corporellement à travers des comportements de protection, des attitudes pédagogiques, une domination physique et, le plus souvent, des rapports de séduction (Arendell, 1997). Mathieu Trachman et Béatrice Damian-Gaillard comparent à ce titre l'effet différentiel du sexe et des orientations sexuelles sur des terrains croisés de la pornographie. Si l'un est construit comme sujet désirant par son assignation à la place du « voyeur », l'autre apparaît comme un objet désiré à travers son érotisation. Dans les deux cas, ces jeux de séduction hétérosexuels prêtent à des tactiques de « déssexualisation » avec l'usage de son homosexualité pour le premier et la correction de toute apparence ou posture mettant en valeur la féminité pour la seconde (Damian-Gaillard & Trachman, 2015). Dans mon cas, cela s'est soldé par une stratégie d'évitement consistant à abandonner cette dimension du terrain à un moment où la problématique de l'enquête n'était pas encore arrêtée. Mais cette alternative à des tactiques interactionnelles de « neutralisation » traduit aussi l'aveuglement qui était alors le mien sur l'articulation des rapports sociaux de sexe avec ceux de classe. Cette myopie découle d'une forme de dénégation qui trouve une explication dans ma trajectoire d'ascension sociale et de socialisation intellectuelle.

Une dénégation des rapports de classe : derrière les orientations de recherche, une « conversion » sociale et intellectuelle

- 15 À travers la définition d'une approche, le chercheur négocie une position intellectuelle valorisante. Dans son approche initiale du terrain, Mathieu Trachman (2013) relève avoir ainsi tenté d'anoblir son objet en l'abordant comme une production artistique.

« Si cette position est un piège, ce n'est pas seulement parce qu'elle opère implicitement un processus de distinction entre le bon et le mauvais goût, ceux qui savent juger et les autres, au centre de la politique de la pornographie. C'est

également qu'elle manque le fonctionnement de la pornographie comme technologie de l'orgasme : les critères propres à ce monde ne sont pas ceux de la valorisation artistique, mais de l'excitation des spectateurs » (Damian-Gaillard & Trachman, 2015, pp. 55-56).

- 16 La tentation de coller aux hiérarchies culturelles qui structurent les échelles de légitimité scientifique est d'autant plus forte, notent les auteurs, que l'on travaille sur un objet « vulgaire », car associé à des pratiques déviantes voire populaires. L'orientation de mes recherches sur la grammaire de l'art qui s'est affirmée dans le monde du tatouage répondait certes à une dimension sous-explorée par la littérature existante, centrée sur les significations de la pratique pour les tatoués d'un point de vue socio-anthropologique en France et interactionniste dans les pays anglo-saxon (Rolle, 2011). Mais elle témoignait également du sentiment d'illégitimité ressenti vis-à-vis du choix d'un objet renvoyant à une pratique de façonnage des corps devenue plus acceptable tout en restant fortement rejetée pour soi dans les milieux intellectuels (Rolle, 2016).
- 17 Diplômée d'une école de commerce, je ne retrouverai aucun de mes camarades de maturité (équivalent du baccalauréat en Suisse) en sociologie. Rares seront d'ailleurs ceux qui poursuivront des études. Je serai également la seule de la famille à suivre un cursus de troisième cycle, alors que deux autres de mes quatorze cousins et cousines achèveront des études universitaires (en sciences économiques, après la physique pour l'un des deux). Issus des classes populaires (artisans de la boulange, ouvrier et bonne), mes parents ont évolué vers les professions intermédiaires, pour mon père (petit patron d'entreprise comptable), et la catégorie des employés, pour ma mère (secrétariat). Cette mobilité sociale ascendante s'est typiquement traduite par un fort investissement scolaire ⁴. La poursuite de mes études par une thèse de doctorat en sociologie – domaine qui recrute dans des milieux sociaux un peu plus hétérogènes et populaires que des disciplines voisines comme la philosophie et la science politique (Renisio, 2015) – entraînera donc un processus de « conversion » (Suaud, 1975) à l'ethos académique. Cette transformation subjective de mon rapport au monde accompagnera la construction d'une vocation scientifique et conditionnera un changement de statut social. Les sociabilités féministes que je développerai alors au sein de l'université participeront de ce processus. Elles orienteront mes lectures et contribueront à l'affirmation de manières de penser, de voir et de me positionner ⁵.
- 18 Du fait de la trajectoire de ma mère, j'étais déjà sensible aux inégalités de sexe sans toutefois me réclamer du féminisme. Systématiquement rabaissée intellectuellement à l'école à cause de ses origines sociales modestes, elle ne sera pas autorisée à faire des études supérieures (bien qu'elle l'ait ardemment souhaité) pour des raisons économiques, d'une part, et dans la logique intériorisée d'un ordre moral bourgeois assignant les femmes au contrôle de la sphère domestique et de la respectabilité familiale, d'autre part ⁶. Se rebellant contre la dévalorisation associée à son statut de mère au foyer, endossé dès la naissance de son aînée, elle retourne sur le marché du travail après une interruption de quinze ans. Cela va d'ailleurs justifier, lors de son engagement en qualité de secrétaire dans un département d'université, l'application d'une échelle salariale minimale ne reconnaissant pas ses années d'expérience antécédentes dans le secteur privé. À cette dépréciation salariale redoublant un sentiment de déconsidération sociale s'ajoutera la violence symbolique de rapports de classe rejoués à travers des relations de subordination professionnelle auxquelles elle finira par opposer sa démission (la stabilité économique du couple lui permettant « ce luxe ») après sept années de services. Comme le montre Beverly Skeggs (2015 [1997]), l'expérience et la conscience des inégalités

n'inscrit pas automatiquement les discours et les résistances des femmes issues de milieux populaires dans une rhétorique et un militantisme féministe institutionnalisé et théorisé. Peu accessible, celui-ci peut également être tenu à distance dès lors qu'il renvoie à des assignations dépréciatives de soi par rapport à un modèle moral dominant qui reflète mal ses propres conditions sociales d'existence. C'est avant tout ce décalage politique et intellectuel que je tenterai de combler dans un effort de bonne volonté dès mes premières années d'assistantat à l'université, sans que cela occasionne une rupture violente avec mon milieu d'origine au sens où Didier Eribon (2010 [2009]) et Annie Ernaux (1997) ont pu en témoigner.

- 19 Après une première familiarisation autodidacte à la « valence différentielle des sexes » (Héritier, 1996) au cours d'un mémoire de licence sur les corps tatoués, je découvre ainsi la littérature attachée à déconstruire « l'idéologie de la Nature » (Mathieu, 1991) comme un mécanisme de division, d'oppression et d'exploitation de la classe des femmes par celle des hommes (Wittig, 2001). D'un point de vue épistémologique, il s'agit de considérer que « le genre précède le sexe » (Delphy, 2002). Dans cette perspective, un ouvrage de Colette Guillaumin va beaucoup me marquer. Il souligne le rôle de l'appropriation du corps des femmes (de leur force de travail et de leur sexualité) dans ces formes matérielles et mentales de domination (Guillaumin, 1992). Rendant compte, en 2004, de mon observation à mon directeur de thèse, qui m'interroge sur la possibilité de travailler plus avant sur les *bikers*, je déclare que je n'ai pas l'intention de devenir « la blonde » de l'un d'entre eux (assurance d'un accès régulier au terrain) pour la « beauté de la science ». Ce refus d'être assignée à un objet de consommation sexuel trahit le prisme de lecture féministe matérialiste qui est alors le mien et qui s'accompagne, paradoxalement, d'une circonscription de la lecture des rapports d'exploitation à ceux du genre. Cette dénégation de la classe réverbère aussi une défiance grandissante envers cette catégorie d'analyse dans les études féministes et, plus généralement, en sciences sociales depuis l'avènement de théories imprégnées d'un « nouvel individualisme ». Cet effacement se serait en outre renforcé sous l'effet d'« un glissement de classe par lequel la théorie féministe s'embourgeoise en s'appuyant sur le capital culturel d'universitaires ayant eu accès à la culture légitime et l'enseignement supérieur » (Skeggs, 2015 [1997], p. 46) ⁷.
- 20 Ce sentiment que le terrain des *bikers* est « inadéquat » se trouve d'ailleurs conforté par les membres de mon entourage professionnel et personnel, qui me mettent en garde contre un risque d'agression sexuelle. Les *bikers* sont alors renvoyés à la dangerosité des « classes laborieuses » incapables de faire preuve de civilité (de tenue et de retenue) dans leurs ardeurs. L'ethos hédoniste qui est au principe de leur rapport à la sexualité est méjugé – tout comme le fait que les femmes ne se réduisent pas simplement à des victimes de la domination masculine (*Ibid.*) – et vient révéler une forme de « racisme de classe » (Grignon, 1991). Or, cela m'échappe car je n'ai pas encore lu l'ethnographie de Paul Willis (1978), recommandée par mon superviseur à l'issue de ces événements, ni le travail de Gérard Mauger et de Claude Poliak (1983), qui inscrivent la culture de ces motards dans une analyse des styles de vie juvéniles des classes populaires. Je resterai d'ailleurs insensible à un questionnement du rapport d'une « sous-communauté d'appartenance » à « la culture dominante » (Pasquier, 2005), malgré la lecture du livre de Paul Willis en 2005. Son ethnographie va plutôt raffermir mes craintes en signalant la prévalence d'un système d'opposition et de domination exacerbé entre masculin et féminin dans la structuration des modes d'être, d'agir et de penser des *motor-bike boys*.

- 21 Cette dénegation témoigne de la compréhension spécifique des rapports sociaux de sexe qui teinte alors mon appréhension du monde, du savoir et de ma propre respectabilité. Elle sera toutefois rapidement concurrencée par une conception davantage performative du genre avec la traduction, par une collègue d'institut, du livre *Gender Trouble* de Judith Butler. Mon attention va se focaliser sur d'autres dimensions que celle des appartenances de classe et indirectement conforter le choix du cadre conceptuel qui guidera ultérieurement mes investigations. « Dire que le corps genré est performatif veut dire qu'il n'a pas de statut ontologique indépendamment des différents actes qui constituent sa réalité » (Butler, 2005, p. 265) L'idée selon laquelle le genre est créé et recréé en même temps qu'il est dit et agi (West & Zimmerman, 1987) implique la possibilité d'une « resignification » et d'une « prolifération » du sens à même de « troubler » ce cadre normatif de pensée binaire qui, par sa répétition, naturalise le sexe et la sexualité (Butler, 2005). Cela va me faire réfléchir aux contextes où des formes de subversion du genre sont susceptibles d'émerger au sein du tatouage, dont la féminisation constitue une dimension centrale de mes questionnements. L'idée d'une « répétition stylisée d'actes » productrice d'une essentialisation des identités me paraît également intéressante pour déplier la catégorie d'« artiste tatoueur » en une succession de conduites, d'attitudes et d'activités.
- 22 Cette dernière dimension de recherche va progressivement s'imposer suite à une remise en question de l'ancrage de ma thèse dans les « études genre »⁸ et aux encouragements de mon superviseur à explorer plus avant cette piste. J'investis « la sociologie de l'art » (Heinich, 2004) en prenant appui sur les références du cours dispensé sur le sujet par ce dernier. Dans un premier temps, je m'intéresse au processus d'autonomisation de l'art (Bourdieu, 1998) et à l'émergence d'un « régime de singularité » dans cette sphère sociale d'activité (Heinich, 2005). Début 2007, la situation institutionnelle impliquée par le décès de mon directeur de thèse va cependant agir comme une rupture et un accélérateur. Elle met fin à une longue phase exploratoire et force la circonscription de mon approche et de mon terrain d'enquête. L'institution qui m'emploie conditionne, en effet, l'octroi d'une année supplémentaire et exceptionnelle de contrat à l'issue de mon assistantat (prévue pour l'été 2008) au dépôt immédiat d'un projet de thèse « réaliste ». Dans cette économie temporelle, je centre ma focale sur les professionnels de la pratique et m'oriente vers l'appareillage conceptuel paraissant le plus opératoire, à ce stade de mon parcours intellectuel, pour explorer ce versant largement méconnu du tatouage.
- 23 Mes réflexions sur la performativité du social entrent, du coup, en congruence avec les propositions pragmatistes de Howard Becker (1988). Elles invitent à analyser l'art comme n'importe quelle autre activité professionnelle en décrivant ses aspects de réalisation pratique. Insistant sur « l'ouverture et les possibles » (Becker, 2005), cette perspective me paraît idéale pour expliciter, en dehors de hiérarchies préétablies sur ce qui fait ou non art, les systèmes d'ajustements réciproques d'acteurs coopérant sur la base de « conventions » partagées au sein d'un « monde », c'est-à-dire d'un réseau d'interactions organisées autour d'une activité. Contrairement à ce qui lui est parfois reproché, cette approche n'exclut pas les conflits et les asymétries. Dans la filiation des travaux de Everett Hughes (1996), Howard Becker rend compte du « drame social du travail » à travers les écarts et les désaccords de points de vue entre membres du métier et entre producteur et récepteur de l'activité. Il éclaire également les processus de « division du travail » à travers la distribution sociale de faisceaux de tâches hiérarchisées et inégales en valeur et en prestige. En revanche, « la question des propriétés que tel ou tel métier de

service doit à sa position dans la structure de classe comme celle des appartenances de classe des acteurs impliqués ne sont pas explorées de façon explicite et approfondie par Hughes » (Cartier, 2005, p. 45). Cette dimension reste également absente des travaux de Howard Becker sur les « mondes de l'art » (Becker, 1988), alors même qu'elle structurerait sa recherche sur les institutrices (Cartier, 2005).

- 24 Sans tout à fait ignorer ce point, ma thèse de doctorat a, à son tour, minoré le rôle des origines sociales en centrant sa focale sur la dramaturgie sociale du travail dans le tatouage (Rolle, 2013). Si j'ai pleinement pris en considération les asymétries propres à cette relation de service, notamment du point de vue du genre (Rolle, 2012), la dimension de classe qui structurerait mon terrain de même que les origines sociales de mes enquêtés sont, jusqu'à récemment, restées des dimensions non analysées de cette recherche. Il s'agit dès lors de comprendre comment cette catégorie refoulée de pensée a retrouvé une place dans mes réflexions et avec quelles incidences dans un contexte scientifique intellectuellement fortement clivé.

Le retour du refoulé : un malaise sur le rôle des origines sociales révélateur d'un état des rapports de force dans l'académie

- 25 Même s'il fait jouer cet antagonisme pour le bien de son argument, Bernard Lahire rappelle que les individus ne sont pas « tout-entier-dans-l'interaction » ni irrémédiablement déterminés par leur passé. Leurs expériences de vie les dotent de « dispositions sous conditions », c'est-à-dire d'inclinations à agir susceptibles ou non de s'actualiser et d'évoluer au sein de contextes sociaux multiples (Lahire, 1998). Le doctorat n'est pas un simple travail de fin d'études. C'est une phase probatoire de plusieurs années nécessaire à la poursuite d'un parcours scientifique. Sanctionné par des pairs établis, ce processus de « conversion » (Suaud, 1975) professionnelle relève d'un travail de sélection et d'élection institutionnel. Il varie, à ce titre, selon les cadres structurels, organisationnels et interactionnels en vigueur en un temps donné. Mais il prend également une tonalité différente selon la plus ou moins grande familiarité de l'aspirant à l'ethos social, culturel et intellectuel de son milieu d'accueil. Trajectoire sociale et parcours plus ou moins acculturatif sont alors indissociables. Loin de tout déterminisme mécanique, cette articulation explique le choix des objets, des terrains investigués et des approches privilégiées, de même que leur remise en question. Dans mon cas, la mobilisation d'outils permettant de réintroduire une réflexion sur le rôle des origines sociales est concomitante d'un parcours postdoctoral marqué par une forte précarité d'emploi et par l'abandon de la carrière académique de collègues proches (essentiellement des femmes issues de milieux modestes). Au-delà de mes échanges avec ces dernières, ce travail doit également à une recherche récemment menée sur les inégalités de sexe dans les carrières académiques et aux encouragements d'un collègue à opérer un retour critique sur mon terrain de thèse.
- 26 Cette démarche consistant à penser, derrière les orientations prises, « le choix obligé de ses omissions » (Passeron, 1991, p. 385) – ici le rôle des appartenances sociales – ne va pas toujours sans provoquer de réactions. Lors du séminaire de formation doctorale à l'origine de ce numéro spécial sur les « ratés de terrain », une personne de l'équipe intervenante s'étonnait, à l'issue de mon intervention, que l'on puisse encore mobiliser

des auteurs d'obédience bourdieusienne et aussi « datés » pour mener une telle réflexion. La visée formative de l'événement ne prêtant pas à un discours reléguant explicitement Pierre Bourdieu et ses coreligionnaires aux poubelles de l'histoire, les résistances à l'usage d'un appareillage conceptualisant les rapports de classe dans la recherche ont pris la forme d'une remise en question plus générale de mes compétences méthodologiques et théoriques. Si ma démonstration paraissait « brillante », un autre intervenant s'interrogeait sur mon respect du droit de non participation à l'enquête en s'appuyant sur ma description du déroulement d'un refus d'entretien par un tatoueur⁹. Une troisième personne doutait, enfin, de ma maîtrise des traditions de pensée en relevant que « l'interactionnisme symbolique » dont je faisais mention en me référant à Howard Becker et à Everett Hughes n'existait pas, au sens où la plupart des figures scientifiques rangées dans cette « école » définie *a posteriori* ne s'y reconnaissaient pas elles-mêmes¹⁰. Cette réassignation à la position de la thésarde incompetente provoqua le silence au sein de l'assemblée de doctorants. Ces derniers témoignèrent cependant de leur solidarité à mon égard au cours des nombreuses occasions d'échanges informels (repas, pauses) qui suivirent.

- 27 Cette situation montre comment s'opère l'intériorisation d'une peur de « rater son terrain » ou de passer pour « incompetent », dont les effets sont d'autant plus anticipés et anxigènes que l'on est appelé à faire ses preuves en tant que nouvel entrant. Mais elle révèle aussi les effets de la relégation des origines de classe comme catégorie d'analyse, notamment à la suite d'un « mouvement de balancier des paradigmes théoriques de la discipline » induisant le rejet d'un « certain économisme marxien » (Beaud, 2006, p. 465). Chez les moins assurés de leur position (impétrants, transfuges), cela peut renforcer l'ajustement aux cadres de pensée qui dominent leur environnement d'intégration professionnelle. Lors de débats scientifiques, cela peut aussi se matérialiser par une difficulté à dépasser des guerres de tranchées entre partisans d'approches théoriques jugées rivales (ou catalogués dans l'un ou l'autre camp à travers tel ou tel auteur cité). À l'analyse réflexive du « journal de terrain », il faudrait ainsi systématiser celle du « journal de recherche ». Si la première permet de mettre en lumière les processus sociaux à l'œuvre sur le terrain étudié grâce à un effort de distanciation et d'explicitation *a posteriori* des conditions de production des données, la seconde permettrait de sortir de jeux d'opposition producteurs de rapports de subordination théoriques et symboliques à travers l'assignation des uns à la catégorie des « débutants » (ou des « juniors ») et des autres à celle des chercheurs « expérimentés » (ou « seniors »)¹¹.
- 28 À l'instar des postures adoptées sur le terrain face aux inévitables asymétries sociales provoquées par la relation d'enquête (en termes de genre, de classe, d'ethnie ou d'âge), les orientations scientifiques (choix du terrain, méthodes d'investigation, cadres d'analyse, approches théoriques, formes de réflexivité) apparaissent comme indissociables de la trajectoire sociale et professionnelle du chercheur. Elles gagneraient à être méthodologiquement articulées, d'une part, et pensées dans leur temporalité, d'autre part. Cela éviterait, non seulement de réduire l'analyse à l'une ou l'autre des formes finalement multiples et entrecroisées de la domination sociale, mais aussi de sortir des formes de dénégation des rapports de subordination qui structurent les manières de produire de la connaissance.

BIBLIOGRAPHY

- ARENDELL T. (1997), « Reflections on the Researcher-Researched Relationship: A Woman Interviewing Men », *Qualitative Sociology*, vol. 20, n° 3, pp. 341-368.
- AVANZA M. (2008), « Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas "ses indigènes" ? Une enquête au sein d'un mouvement xénophobe », dans BENZA A. & D. FASSIN (dir.), *Les Politiques de l'enquête*, Paris, Éditions La Découverte, pp. 41-58.
- BEAUD S. (2006), « Les angles morts de la sociologie française », dans BEAUD S., CONFAYREUX J. & J. LINDGAARD (dir.), *La France invisible*, Paris, Éditions La Découverte, pp. 459-472.
- BECKER H. S. (1988), *Les Mondes de l'art*, traduit de l'anglais par Jeanne Buniort, Paris, Éditions Flammarion.
- BECKER H. S. (2005), « Dialogue sur les notions de Monde et de Champ. Entretien avec Alain Pessin », *Sociologie de l'art*, vol. 8, pp. 165-180.
- BOURDIEU P. (1998), *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éditions du Seuil.
- BOURDIEU P. (2004), *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Éditions Raisons d'agir.
- BUTLER J. (2005), *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, traduit de l'américain par Cynthia Kraus, Paris, Éditions La Découverte.
- CARDI C., NAUDIER D. & G. PRUVOST (2005), « Les rapports sociaux de sexe à l'université : au cœur d'une triple dénégation », *L'Homme et la société*, vol. 158, n° 4, pp. 49-73.
- CARTIER M. (2005), « Perspectives sociologiques sur le travail dans les services : les apports de Hughes, Becker et Gold », *Le Mouvement Social*, vol. 211, n° 2, pp. 37-49.
- CHAPOULIE J.-M. (2013), « La diffusion de la sociologie interactionniste en France », dans PERRENOUD M. (dir.), *Les Mondes pluriels de Howard S. Becker*, Paris, Éditions La Découverte, pp. 185-198.
- CLAIR I. (2016), « La sexualité dans la relation d'enquête. Décryptage d'un tabou méthodologique », *Revue française de sociologie*, vol. 57, n° 1, pp. 45-70.
- DAMIAN-GAILLARD B. & M. TRACHMAN (2015), « Le sexuel, le savant et le vulgaire. Retour sur deux enquêtes sur la pornographie », dans GUIONNET C. & S. RÉTIF (dir.), *Exploiter les difficultés méthodologiques. Une ressource pour l'analyse en sciences sociales*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 47-65.
- DARMON M. (2005), « Le psychiatre, la sociologue et la boulangère : analyse d'un refus de terrain », *Genèses*, n° 58, pp. 98-112.
- DELPHY C. (2002), « Penser le genre : quels problèmes ? », dans HURTIG M.-C., KAIT M. & H. ROUCH (dir.), *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Paris, CNRS Éditions, pp. 89-101.
- DEMELLO M. (1995), « "Not Just for Bikers Anymore": Popular Representation of American Tattooing », *The Journal of Popular Culture*, vol. 29, n° 3, pp. 37-52.
- DEMELLO M. (2000), *Bodies of Inscription. A Cultural History of the Modern Tattoo Community*, Durham, Duke University Press.
- ERIBON D. (2010 [2009]), *Retour à Reims*, Paris, Éditions Flammarion.

- ERNAUX A. (1997), *La Honte*, Paris, Éditions Gallimard.
- FAVRET-SAADA J. (1977), *Les Mots, la mort, les sorts*, Paris, Éditions Gallimard.
- FOURNIER P. (2006), « Le sexe et l'âge de l'ethnographe : éclairants pour l'enquête, contraignants pour l'enquêteur », *Ethnographiques.org*, n° 11, [En ligne], <http://www.ethnographiques.org/2006/Fournier>
- GOFFMAN E. (1975), *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, traduit de l'anglais par Alain Kihm, Paris, Éditions de Minuit.
- GOFFMAN E. (1977), « La ritualisation de la féminité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 14, pp. 34-50.
- GRIGNON C. (1991), « Racisme et ethnocentrisme de classe », *Critiques sociales*, n° 2, pp. 13-16.
- GUILLAUMIN C. (1992), *Sexe, Race et Pratiques du pouvoir*, Paris, Éditions Côté-femmes.
- HEINICH N. (2004), *La Sociologie de l'art*, Paris, Éditions La Découverte.
- HEINICH N. (2005), *L'Élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*, Paris, Éditions Gallimard.
- HÉRITIER F. (1996), *Masculin, Féminin. La pensée de la différence*, Paris, Éditions Odile Jacob.
- HUGHES E. (1996), *Le Regard sociologique. Essais choisis*, textes rassemblés par Jean-Michel Chapoulie, Paris, Éditions de l'EHESS.
- KUEHNI M. (2008), « Retour sur une exclusion de terrain d'enquête auprès des lingères : lorsqu'un terrain soulève la question du travail de la sociologue débutante, entre autres... », dans ROSENDE M. & N. BENELLI (dir.), *Laboratoires du travail*, Lausanne, Éditions Antipodes, pp. 27-38.
- LAHIRE B. (1998), *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Éditions Nathan.
- LE LAY S. (2014), « Enseignements empiriques et éthiques d'une biffe sociologique parmi les éboueurs parisiens », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 205, n° 5, pp. 120-131.
- MATHIEU N.-C. (1991), *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Éditions Côté-femmes.
- MAUGER G. (1991), « Enquêteur en milieu populaire », *Genèses*, n° 6, pp. 125-143.
- MAUGER G. et C. POLIAK (1983), « Les loubards », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 50, pp. 49-68.
- MEMMI D. & P. ARDUIN (1999), « L'enquêteur enquêté. De la "connaissance par corps" dans l'entretien sociologique », *Genèses*, n° 35, pp. 131-145.
- OLLITRAULT S. (2015), « Les interactions en entretien. Trajectoire professionnelle, trajectoire d'acteurs : jeux de position », dans GUIONNET C. & S. RÉTIF (dir.), *Exploiter les difficultés méthodologiques. Une ressource pour l'analyse en sciences sociales*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 83-99.
- PASSERON J.-C. (2006), « Le sens et la domination. Différences dans la différence », dans *Le Raisonnement sociologique*, Paris, Éditions Albin Michel, pp. 385-398.
- PASQUIER D. (2005), « La "culture populaire" à l'épreuve des débats sociologiques », *Hermès*, vol. 42, n° 2, pp. 60-69.

- PINÇON M. & M. PINÇON-CHARLOT (1991), « Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie : distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif », *Genèses*, n° 3, pp. 120-133.
- RENISIO Y. (2015), « L'origine sociale des disciplines », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 210, n° 5, pp. 10-27.
- ROLLE V. (2011), « De l'étude des tatoués à celle des tatoueurs. Les apports d'un retournement de la focale dans l'analyse d'une pratique », dans DUCRET A. & O. MOESCHLER (dir.), *Nouveaux regards sur les pratiques culturelles*, Paris, Éditions L'Harmattan, pp. 211-226.
- ROLLE V. (2012), « L'encrage du genre. Le rôle des professionnel·les du tatouage dans le façonnage des corps genrés », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 31, n° 2, pp. 89-101.
- ROLLE V. (2013), *L'Art de tatouer. La pratique d'un service créatif*, Paris, Éditions de la MSH.
- ROLLE V. (2016), « Les corps professionnels en jeu. Quand le tatouage révèle les hiérarchies des univers enquêté et enquêteur », *Genèses*, n° 104, pp. 115-132.
- SANDERS C. R. & D. A. VAIL (2008), *Customizing the Body. The Art and Culture of Tattooing. Revised and Expanded Edition*, Philadelphia, Temple University Press.
- SCHULTHEIS F., FRAUENFELDER A., DELAY C., PIGOT N. et al. (2009), *Les Classes populaires aujourd'hui. Portraits de famille, cadres sociologiques*, Paris, Éditions L'Harmattan.
- SIBLOT Y., CARTIER M., COUTANT I., MASCLET O. & N. RENAHY (2015), *Sociologie des classes populaires contemporaines*, Paris, Éditions Armand Colin.
- SKEGGS B. (2015 [1997]), *Des Femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, traduit de l'anglais par Marie-Pierre Pouly, Marseille, Éditions Agone.
- SUAUD C. (1975), « L'imposition de la vocation sacerdotale », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 1, n° 3, pp. 2-17.
- TRACHMAN M. (2013), « Une "planque pour mater des culs" ? Sexualisation et déssexualisation dans une enquête sur la pornographie », *Terrains & Travaux*, vol. 23, n° 2, pp. 197-215.
- WEBER Florence (1991), « L'enquête, la recherche et l'intime ou : pourquoi censurer son journal de terrain ? », *Espaces Temps*, vol. 47-48, pp. 71-81.
- WEST C. & D. H. ZIMMERMAN (1987), « Doing Gender », *Gender & Society*, vol. 1, n° 2, pp. 125-151.
- WILLIS P. (1978), *Profane Culture*, London, Routledge & Kegan Paul Editors.
- WITTIG M. (2001), « La catégorie de sexe », *La Pensée Straight*, Paris, Éditions Balland, pp. 41-64.
- WOLF D. (1995), *Les « Rebels ». Une fraternité de motards hors-la-loi*, traduit de l'anglais par Marie-Cécile Brasseur, Montréal, Éditions Balzac.

NOTES

1. Les « refus de terrains » (Darmon, 2005) sont, de façon comparable, propices à une remise en question des compétences du chercheur, d'autant plus assigné à la figure dépréciative du « débutant » qu'il est en thèse (Kuehni, 2008).
2. Les personnes rencontrées et les studios de tatouage cités ont été rendus anonymes.
3. Comme le relève Laurence Bachmann dans un ouvrage en préparation (*Des hommes appréciables. Transformations du genre à l'ère du développement personnel*), ce souci d'offrir l'image d'une

« masculinité honorable » est socialement situé. Il participe de mobilités sociales ascendantes parfois construites dans une opposition aux mœurs populaires jugées rétrogrades des milieux d'origine.

4. Sur les formes prises par les déplacements comme la reproduction sociale au sein des classes populaires, se référer à Siblot *et al.* (2015) pour la France et à Schultheis *et al.* (2009) pour la Suisse.

5. À cette époque, j'établissais presque systématiquement des notes de mes lectures sur fichier informatique. J'y consignais également des commentaires sur les éventuels parallèles à établir avec mon objet. La mise en regard de ces fichiers (date de création et contenu), de notes éparses sur des pistes à explorer et de moments d'échanges (consignés ou mémorables) avec mon entourage m'a rétrospectivement permis d'interroger cette articulation entre mon acculturation académique et mes orientations de recherche.

6. Dans ce champ des possibles limité, source d'un fatalisme contribuant à des formes d'auto-exclusion scolaires – « à quoi ça sert de faire des études pour une fille ? », dira ma grand-mère – elle pourra néanmoins compléter sa scolarité obligatoire (en section générale, voie menant usuellement à l'apprentissage) par un diplôme de commerce de deux ans.

7. Stéphane Beaud établit le même diagnostic d'une remise en question de la classe comme catégorie d'analyse suite à une « crise du marxisme », visible dans sa disparition comme axe prioritaire du débat et de la statistique publics comme de la recherche et des enseignements, au profit d'une exaltation de l'individu qui marquerait davantage qu'auparavant les cadres de pensée des nouvelles générations de sociologues (Beaud, 2006).

8. Les enquêtes sur les pratiques féminines du tatouage sont déjà abondantes dans la littérature anglophone (Rolle, 2011).

9. Pour une analyse approfondie de ce cas, voir Rolle (2016).

10. L'absence d'adhésion à un même « corpus doctrinal » des membres de « l'École de Chicago » n'exclut pas pour autant l'existence d'un « air de famille » rapprochant les travaux qui en sont issus, dans un contexte intellectuel alors marqué par un mouvement commun de critique du fonctionnalisme (Chapoulie, 2013, p. 186).

11. Comme le montre Sylvie Ollitrault (2015), la socialisation au travail de terrain ne libère pas des hésitations liées à la négociation de rapports de forces toujours renouvelés, même sur des terrains familiers. Elle contribue, en revanche, à fournir davantage de légitimité au chercheur dans la discussion de problématiques méthodologiques au sein de l'espace scientifique. L'essai très partiel « d'auto-analyse » (Bourdieu, 2004) présenté ici reflète alors aussi une portée critique tout à la fois limitée et autorisée (ou en tous les cas prise) par cinq années de parcours postdoctoral.

ABSTRACTS

This article aims at providing a self-reflective analysis of the mechanisms that led to stop further investigation on biker gangs by the time I simultaneously entered the ethnographic and academic world. While the sexualisation of the relationship both eased and restricted my access to the field, the decision to withdraw completely stemmed from a denied class judgement. Social (upward mobility) and professional (intellectual training) conditions of integration to academy explain such a denial of the role played by social origins. It is thus necessary to give reasons for

the reintegration of this category to analysis, and to understand its effects in a context in which its sociological relevance tends to be contested.

Cet article propose une analyse réflexive des mécanismes ayant participé, au moment de mon entrée sur le terrain tout à la fois ethnographique et scientifique, à renoncer d'enquêter plus avant sur les *bikers*. Si la sexualisation de la relation d'enquête a permis comme limité l'accès au terrain, c'est un jugement de classe dénié qui va en signer l'auto-exclusion. Les conditions sociales (mobilité ascendante) et professionnelles (formation intellectuelle) de mon intégration académique expliquent cette dénégation du rôle des origines sociales. Il s'agit alors de comprendre les motifs de la réintégration ultérieure de cette catégorie d'analyse, et ses effets dans un contexte où sa pertinence sociologique tend à être contestée.

Abandonar el terreno de los Bikers. Relaciones de seducción, distancia de clase y aculturación académica
Este artículo propone un análisis reflexivo de los mecanismos que han tenido una influencia en la decisión de abandonar un terreno de investigación: los bikers. Este abandono se hizo en el momento de la construcción de la perspectiva etnográfica. La autora muestra que es más el juicio de clase que la sexualización en la relación de investigación lo que ha determinado esta auto-exclusión. Las condiciones sociales (movilidad ascendiente) y profesionales (formación intelectual) de la integración académica de la investigadora explican la denegación rol de los orígenes sociales. La autora propone una reflexión para comprender los motivos de la reintegración posterior de esta categoría de análisis y sus consecuencias dentro de un contexto donde su pertinencia sociológica se ve recusada.

INDEX

Palabras claves: análisis reflexiva, autoexclusión del universo del campo de investigación, género, clase social, fracasos de terreno

Keywords: self-reflective analysis, ethnographic withdrawal, gender, social class, failures of investigation

Mots-clés: analyse réflexive, auto-exclusion du terrain, genre, classe sociale, ratés de terrain

AUTHOR

VALÉRIE ROLLE

Boursière du Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS), Département de sociologie de la London School of Economics and Political Science (LSE), Royaume Uni et Laboratoire capitalisme, culture et sociétés (LACCUS) de l'Université de Lausanne, Suisse - v.rolle@lse.ac.uk et valerie.rolle@unil.ch